

L'anthropologie et le politique, les prémisses

Les relations entre Franz Boas et Paul Rivet (1919-1942)

Christine Laurière

Franz Boas a été pour moi un maître, bien que je n'aie jamais eu la possibilité de suivre son enseignement. Ses ouvrages furent ceux où je cherchais une méthode de travail, et dans la mesure du possible, un modèle. La caractéristique de l'œuvre de Boas est son extraordinaire polyvalence. C'est en la lisant que j'ai compris la complexité de l'ethnologie et l'interdépendance de ses différentes branches : anthropologie, préhistoire, archéologie, ethnographie, sérologie. C'est grâce à lui que j'ai imaginé ce que devait être un véritable musée de l'Humanité, c'est-à-dire un musée diorama où le visiteur trouverait le tableau complet des races, des civilisations, des langues du monde. C'est donc à Boas que je dois d'avoir réalisé après vingt ans d'efforts le Musée de l'Homme (Rivet 1958 : 251).

POUR LES anthropologues et les historiens de l'anthropologie aux États-Unis, la vie et l'œuvre de Franz Boas (1858-1942) comportent très peu de zones d'ombre tant, depuis 1942, année de sa mort, les publications lui étant consacrées furent et continuent d'être nombreuses, malgré une éclipse importante dans les années 1950-1970. Sa biographie savante et intime, sa judéité, sa formation universitaire en Allemagne, les disputes scientifiques auxquelles il prit part, les divers postes occupés tout au long de sa carrière, ses relations avec ses principaux contemporains et ses élèves, avec le mouvement *Harlem Renaissance*, avec ses disciples féminines, son activité scientifique et institutionnelle dans les musées et à l'université, sa conception d'une *four field anthropology* (anthropologie biologique, anthropologie sociale, linguistique et archéologie), ses travaux ethnographiques américanistes et la qualité des relations entretenues avec ses informateurs, les diverses facettes de son œuvre scientifique personnelle, l'impulsion décisive donnée à la linguistique, ses réflexions sur l'art, ses convictions et son engagement politiques, antiracistes et antinazis, etc. : tout ou presque a été dit, expliqué, commenté, critiqué, analysé. Le dépouillement de ses volumineuses archives déposées à l'American Philosophical Society de Philadelphie a également nourri une abondante littérature qui rappelle à l'envi que Franz Boas est bien le père fondateur de l'anthropologie américaine et, qu'à ce titre, il occupe une place particulière dans la mémoire disciplinaire, au panthéon des *Totems and Teachers*¹.

_____ Une version orale de cet article fut l'objet d'une communication au séminaire de Marie Mauzé et Joëlle Rostkowski, « Histoire et anthropologie des sociétés nord-américaines », à l'Ehess en décembre 2007.

1. En référence à l'ouvrage dirigé par Sydel Silverman et intitulé *Totems and Teachers. Key Figures in the History of Anthropology* (Walnut Creek, AltaMira Press, 2004).

Cela posé et présent à l'esprit, si le chercheur se proposait d'aventure de mieux documenter les relations de Franz Boas avec les ethnologues français, on penserait spontanément que si de tels liens existèrent, ce dut être avec Marcel Mauss, sur un pied d'égalité, de père fondateur à père fondateur. Or, il n'en est rien. En tout et pour tout, les deux hommes échangèrent six lettres sur une courte période, entre 1926 et 1931 (deux de Boas et quatre de Mauss²). On sait par ailleurs que Mauss est un lecteur attentif des travaux ethnographiques de Boas, sur les Kwakiutl de Colombie-Britannique en particulier, qu'il les cite fréquemment dans ses « Instructions ethnographiques » dispensées aux élèves de l'Institut d'ethnologie de l'Université de Paris. Cependant, rien ne dénote un commerce étroit entre les deux savants, tout juste des relations occasionnelles, épisodiques.

À la réflexion, ce constat ne saurait étonner qui se garde d'une conception « présentiste » de l'histoire de l'anthropologie, qui ne procède à une lecture *a posteriori* de l'histoire de sa discipline. Dans le cas d'espèce, c'est avec Paul Rivet (1876-1958), l'autre père fondateur de l'ethnologie française moderne – mais un père fondateur plutôt méconnu aujourd'hui et dont l'importance est minorée dans la mesure où il est le parent pauvre de cette historiographie –, que Franz Boas entretint une longue et passionnante relation épistolaire insoupçonnée, qui n'avait pas fait l'objet, jusqu'à ce jour, d'une analyse attentive et circonstanciée³, alors qu'elle permet d'enrichir la représentation que l'on a de ces deux anthropologues et d'informer sur la qualité de leur relation. Sur une période courant de 1919 à 1941, les deux hommes n'échangèrent pas moins de 129 lettres – 52 de la main de Paul Rivet, 77 de celle de Franz Boas – ; le nombre est considérable. Le premier mérite de cette correspondance croisée est de rendre tangible la stature scientifique, intellectuelle et politique de Paul Rivet, cheville ouvrière de l'institutionnalisation de l'ethnologie française dans les années 1920-1940 – celle de Franz Boas est déjà largement reconnue – ; le second est de constater que Franz Boas ne cesse d'être préoccupé par les événements européens et qu'il est très désireux de s'associer à des initiatives qui dépassent le cadre des États-Unis. Que Paul Rivet ait été un interlocuteur privilégié en Europe pour Franz Boas renseigne également sur la réputation internationale du premier, figure de proue de l'américanisme français à l'étranger, mais aussi sur sa situation centrale dans le champ anthropologique français de ces mêmes années.

Ce qui fait aussi la particularité de cette correspondance Boas-Rivet et en rend la lecture si passionnante, c'est bien évidemment la personnalité de ces deux savants, leur envergure, mais aussi cette conviction chevillée au corps,

2. Selon les renseignements fournis par la consultation en ligne de l'inventaire du fonds d'archives Franz Boas. D'après les informations glanées dans la biographie de Marcel Mauss par Marcel Fournier, on peut raisonnablement penser que plusieurs de ces lettres furent écrites à l'occasion d'un appel de Mauss auprès de ses collègues d'outre-Atlantique pour lever des fonds pour le lancement de la nouvelle *Année sociologique* au milieu des années 1920, lors de la parution de *l'Essai sur le don* que Boas considère être une « interesting contribution », lorsque Mauss se rend pour une tournée de conférences aux États-Unis en mai 1926 (Fournier 1994 : 491, 530, 524).

3. Pour le public italien, Filippo Zerilli (1995) a traduit certaines lettres, avec un court commentaire.

communément partagée, que l'ethnologue doit résolument s'engager dans les débats de la cité, s'insurger, militer, protester, faire entendre une voix discordante si besoin est pour combattre les préjugés, avec ses convictions personnelles et les outils, les arguments de sa science. Il est frappant de constater que les pères fondateurs de l'ethnologie moderne des deux cotés de l'Atlantique – Franz Boas, Marcel Mauss, Paul Rivet – sont tous trois des hommes extrêmement volontaires, vivement impliqués dans des combats politiques cruciaux – comme l'antifascisme, l'antiracisme, le pacifisme –, et qu'ils nourrissent tous une conception très haute de leur charge et de leurs responsabilités citoyennes en tant qu'ethnologue. Étudiant pour l'essentiel des sociétés non occidentales, ces anthropologues ne se sont pas cantonnés à combattre certains stéréotypes rebattus à leur encontre, ils tiennent aussi un discours très articulé sur leur propre société, contre certains aspects de celle-ci, et ils sont tous des réformateurs qui ont franchi le Rubicon, descendant les marches de cette fameuse tour d'ivoire du scientifique – a-t-elle d'ailleurs jamais existé ? – pour se retrouver de plain-pied parmi leurs contemporains.

Les deux guerres mondiales bornent la relation de Franz Boas et Paul Rivet : c'est au retour à la vie civile, en 1919, qu'ils s'écrivent pour la première fois, et c'est en décembre 1942 qu'ils se voient pour la dernière fois, à New York. On peut repérer trois temps forts dans leur relation, trois motifs pour lesquels ils firent cause commune : l'internationalisme scientifique, l'intérêt pour la linguistique amérindienne, la lutte antiraciste.

Le combat pour l'internationalisme scientifique (1919-1925)

Après quatre années d'un conflit dévastateur, le retour à la vie civile, entre 1918 et 1919, est difficile pour tout le monde, hommes de science y compris. Paul Rivet réintègre son ancien milieu scientifique en avril 1919, après cinq ans de mobilisation sous les drapeaux en tant que médecin militaire, son premier métier (Laurière 2008 : 307-323). La situation de l'ethnologie française au lendemain de la guerre est totalement sinistrée, Paul Rivet et Marcel Mauss ont perdu quelques-uns de leurs plus chers amis et collaborateurs, ceux qui auraient dû constituer la relève, et les priorités du gouvernement, qui vont logiquement à la reconstruction, relèguent aux calendes grecques les débours en faveur des sciences humaines. À 43 ans, Paul Rivet occupe encore une place relativement modeste, du fait de la rareté des postes rémunérés dans une discipline qui peine à s'institutionnaliser. Secrétaire général adjoint de la Société des Américanistes, il assume la lourde charge – bénévole – de publier le *Journal* de ladite Société, qui œuvre de façon déterminante à son rayonnement international depuis la mort d'Ernest-Théodore Hamy, son fondateur. Assistant depuis 1909 à la chaire d'anthropologie du Muséum, occupée par René Verneau, il ronge son frein, sans titre prestigieux ni responsabilités officielles capables d'assouvir sa soif d'action, alors qu'il aspire aux tâches de direction et d'organisation.

Il retrouve sa table de travail de la rue Buffon et commence par mettre de l'ordre dans ses papiers scientifiques, dans ses manuscrits, « chose terrible après quatre ans et demi de vie de campagne »⁴. Au moment de la déclaration de la guerre, plusieurs projets étaient en effet sur le métier : l'étude de la céramique équatorienne, une note sur la métallurgie, les études de linguistique bolivienne, etc. Il faut se réapproprié tout cela et reprendre la discipline du travail intellectuel. Plus généralement, dépassant cette fois son cas personnel, il s'inquiète vivement « des difficultés que la reprise de la vie scientifique allait rencontrer [...] ». Les relations scientifiques avaient été interrompues pendant de nombreuses années » (Rivet 1955), et il fallait faire preuve de volontarisme si l'on voulait qu'elles reprennent. Tout au long des années de guerre, Erland Nordenskiöld, l'éminent américaniste suédois, fut « le trait d'union entre [ses] amis d'Allemagne » et Paul Rivet : « C'est grâce à lui », raconta-t-il à sa mort, « que je ne perdis jamais, pendant ces affreuses années d'isolement et de souffrance, le contact avec la vie scientifique internationale, grâce à lui que je pensai davantage à l'entraide nécessaire qu'à la vaine rancune » (Rivet 1932 : 299). Il travaille dans un domaine, l'américanisme, dans lequel le savoir se soucie peu des frontières ; de fait, il est difficile d'ignorer les recherches des savants allemands et autrichiens qui ont beaucoup fait pour cette discipline et pour l'anthropologie, de prétendre qu'elles n'existeront plus pendant des années sous prétexte que l'on continuera les hostilités malgré la paix revenue. Édifié par ce que certains appellent alors une « belle guerre », et qui l'a plutôt renforcé dans ses convictions antimilitaristes et pacifistes, il veut renouer au plus tôt les relations scientifiques avec l'Allemagne. Ni Louis Lapique, ni Marcel Mauss, ni Marcellin Boule, tous réticents, ne l'appuient dans sa démarche (Rivet 1955).

C'est la Société des Américanistes qui lui remet le pied à l'étrier et lui donne l'occasion de faire valoir sa position en faveur de l'internationalisme scientifique. Lors de la première séance à se tenir depuis la cessation de la guerre, le 1^{er} avril 1919, l'un des sociétaires présents « pose la question de la radiation des membres appartenant aux nationalités ennemies, et propose que la Société élimine ceux-ci de la liste de membres. Le Dr Rivet déclare qu'au nom du principe de l'internationalisme scientifique, qui reste pour lui un dogme intangible après comme avant la guerre, il est résolument opposé à cette mesure »⁵. La question n'en reste pas là car elle soulève beaucoup de passions, et fait l'objet d'une réunion animée du conseil de la Société début mai pendant laquelle les avis divergent radicalement. Continue-t-on, après quatre années de guerre, à attiser les antagonismes déjà violents et à prendre acte de la situation géopolitique qui a divisé le monde entre alliés et ennemis ou reprend-on le cours de la vie scientifique dans un esprit de coopération et d'internationalisme ? Comprenant que les tenants de la radiation

4. Lettre de Paul Rivet à Erland Nordenskiöld, 14 mars 1919 (fonds Nordenskiöld, bibliothèque universitaire de Göteborg).

5. « Actes de la Société », *Journal de la Société des Américanistes*, 1919, 11 (2) : 608.

gagnent du terrain et risquent de l'emporter, décidé à défendre ses convictions jusqu'au bout, Rivet envoie au président de la Société une lettre dans laquelle il lui annonce son intention de démissionner si la Société vote la radiation. Le bureau directorial est bien conscient de la menace qui pèse sur la pérennité de la Société : sans Rivet, elle est vouée à périr, personne n'assumera avec son dévouement et son énergie la lourde charge de diriger le *Journal*. À l'assemblée générale du 3 juin, l'instigateur de la proposition de la radiation renonce à la présenter au vote, reculant devant la résolution de Rivet qui, par la menace, parvient à calmer les esprits.

Les actes des séances et les débats de la Société pendant ces journées de printemps 1919 vont être fidèlement reproduits dans le *Journal de la Société des Américanistes*, afin que tous les lecteurs en prennent connaissance. C'est de façon tout à fait délibérée que Paul Rivet choisit de montrer au grand jour les dissensions du bureau et la façon dont elles ont été résolues. Il reçoit alors de nombreuses lettres de soutien. C'est de l'étranger qu'il enregistre les plus fermes soutiens : Erland Nordenskiöld, Eduard Seler, tous deux membres fondateurs de la Société, Theodor Koch-Grünberg, font partie des premiers à lui manifester leur plein accord. La non-radiation est déjà en soi une petite victoire, et Paul Rivet sait qu'il ne faut pas en demander beaucoup plus pour l'instant, qu'il est trop tôt pour avancer à découvert sur une question aussi sensible, quelle que soit la justesse des convictions pacifistes qui peuvent animer ses défenseurs :

« Une guerre comme celle qui vient de dévaster le monde blessa à mort trop de cœurs pour qu'on puisse demander à ceux qu'elle a le plus meurtris l'oubli de toute haine. N'oublions pas qu'il y a, en France, trois millions de familles qui pleurent et à qui il serait insensé de demander aujourd'hui de ne pas associer dans leur cœur douloureux le désespoir et la haine »⁶.

Beaucoup pensent qu'il faut laisser faire le temps, que les tensions s'apaiseront peut-être d'elles-mêmes si on est patient, qu'il ne faut rien hâter, mais attendre que les ressentiments s'atténuent, que chaque nation prenne le temps de se reconstruire ; après, on verra ce qu'il est possible de faire. Paul Rivet voudrait davantage de volontarisme et l'application d'une politique de la main tendue qui n'est absolument pas envisageable en 1919. C'est donc à titre personnel que, par l'intermédiaire de Erland Nordenskiöld, dont le pays, la Suède, est resté neutre pendant le conflit, il reprend courageusement contact avec la plupart de ses collègues allemands et autrichiens, ceux mentionnés plus haut, mais aussi Walter Lehmann et Wilhelm Schmidt (Schmidt 1920).

Mais il n'écrit pas uniquement à ses pairs d'outre-Rhin, il veut nouer aussi des relations plus étroites avec les États-Unis, pour prouver que l'internationalisme scientifique ne concerne pas que l'Europe, et il s'adresse au plus illustre

6. Lettre de Paul Rivet à Franz Boas, 4 septembre 1919 (fonds Rivet, archives de la Bibliothèque centrale du Muséum national d'histoire naturelle [BCM], 2 AP 1 D). Cette lettre est reproduite intégralement dans Laurière (2008 : 652-653).

représentant de l'anthropologie nord-américaine, Franz Boas. Dès avant la déclaration de la guerre, ce dernier, pro-allemand et pacifiste, s'était déclaré résolument opposé à l'entrée des États-Unis dans le conflit, incriminant les nationalismes se déchaînant de toute part (Hyatt 1990 : 123-141 ; Lewis 2001a : 456-458). Franz Boas a deux fils en âge d'être mobilisé, et de nombreux membres de sa famille proche habitent l'Allemagne. Soucieux des répercussions de cette guerre sur les libertés individuelles, sur les piliers de la démocratie américaine, la xénophobie à l'égard de l'Allemagne l'affecte terriblement, et il craint tout autant les conséquences d'une défaite que celles d'une victoire de l'Allemagne sur la société allemande elle-même. Il mesure les terribles répercussions que les destructions vont avoir sur les populations civiles en termes de malnutrition, de pauvreté, mais aussi sur les milieux scientifiques européens, paralysés par le conflit armé.

Après la guerre, Paul Rivet veut précisément affirmer le rôle de la Société des Américanistes comme lieu de dialogues entre les américanistes d'Amérique et d'Europe, maintenant qu'il sait avoir écarté le danger d'un repliement de la Société sur le cercle des Alliés. En juillet 1919, il profite d'une demande d'échanges de revues adressée à Franz Boas, qui vient de fonder l'*International Journal of Linguistics*, pour l'inviter à écrire dans le *Journal de la Société des Américanistes*, en lui précisant qu'il peut s'exprimer indifféremment en anglais ou en espagnol. Franz Boas lui répond très rapidement qu'il a bien pensé à son offre. De but en blanc, il lâche qu'il « abhorre le nationalisme » et « ressent très vivement le besoin d'une coopération internationale » étant avant tout « désireux de soutenir toute entreprise capable de favoriser cet objectif »⁷. Il précise aussi à Paul Rivet qu'il préférerait publier en allemand dans sa revue, afin de marquer par un geste d'une portée symbolique forte son opposition à l'ostracisme frappant les savants des nations ennemies. Paul Rivet va alors lui répondre une longue lettre qui amorce contre toute attente une correspondance régulière entre les deux hommes, alors qu'ils n'ont pas des positions institutionnelles équivalentes, que Boas est de vingt ans l'aîné de Rivet et qu'il en veut beaucoup à la France de mettre l'Allemagne à genoux avec un traité de Versailles inique et vengeur (Hyatt 1990 : 130 et 134). La réponse de Paul Rivet est consciencieusement mûrie, il est d'autant plus sensible à la franchise manifestée par Boas qu'il est « presque un inconnu pour [lui] » : il s'ouvre donc à lui avec la même sincérité, livrant un vibrant plaidoyer pacifiste en faveur de la réconciliation, donnant également à lire sa conception des responsabilités et des devoirs de l'ethnologue, du savant dans la cité, qui doit être la tête de pont, la conscience agissante de ses compatriotes :

« Pendant cinq ans j'ai fait la guerre et j'ai consacré toute mon énergie au service de mon pays en danger, et de ses enfants dans la misère. Mais, à aucun moment, même aux heures troubles, je n'ai perdu ma sérénité et je n'ai abandonné l'idéal qui était le mien avant la guerre, et qui le reste plus que jamais après. Je crois que l'humanité doit

7. Lettre de Franz Boas à Paul Rivet, 23 août 1919 (fonds Rivet, archives BCM, 2 AP 1 C), ma traduction.

tendre de plus en plus à abolir tous les nationalismes, je crois que la présente misère humaine ne trouvera son remède que dans une réconciliation sincère de tous les peuples et pour ma part, par tous les moyens, je chercherai à hâter le jour de cette vraie paix, qui ne sera pas dans un écrit, mais dans les cœurs et j'aurais honte d'être un homme si je ne sentais pas en moi cette profonde conviction, cette foi inébranlable »⁸.

Franz Boas ne tarde pas à lui répondre pour lui signifier son total accord avec ses idées :

« Votre lettre est le premier rayon de lumière dans les ténèbres de la situation internationale actuelle. Je suis extrêmement heureux de savoir que nous partageons les mêmes opinions et les mêmes sentiments concernant les objectifs du travail scientifique et les devoirs de l'humanité, et vous pouvez être certain que j'apprécie au plus haut point votre prise de position »⁹.

Ce premier échange de lettres importantes marque le début de leur longue coopération : étant donné le coût prohibitif des frais d'impression au sortir de la guerre, Paul Rivet aide Franz Boas à trouver un imprimeur en France pour son *International Journal of Linguistics* et lui sert d'intermédiaire dans ces démarches et dans les multiples problèmes que pose le fait d'avoir un éditeur si éloigné. Conscient de la valeur d'un outil comme le *Journal de la Société des Américanistes*, Franz Boas parvient à plusieurs reprises, en 1920 et 1924, à rassembler des sommes importantes (plusieurs centaines de dollars) auprès de ses collègues et d'institutions (comme la Franco-America Society) pour soutenir les efforts de Rivet en faveur de la revue, dont la situation financière est extrêmement précaire à cause de la forte augmentation des frais d'impression, du prix du papier, de la dépréciation continue du franc¹⁰. En 1924, son intervention « sauve notre *Journal* », lui écrit Paul Rivet, qui ne sait comment lui « exprimer [s]a profonde reconnaissance pour avoir provoqué ce noble geste de solidarité scientifique en Amérique et au Canada »¹¹.

Tout au long des années 1920, Franz Boas cherche par tous les moyens à pallier la « famine intellectuelle » qui menace l'Europe dont les bibliothèques ne peuvent plus acheter de livres nord-américains à cause des taux de change élevés (Hyatt 1990 : 134). Avec la remise en route de la Germanistic Society, il sollicite de riches mécènes, des savants, pour financer l'envoi de caisses de livres en Allemagne et en Autriche. De même, il vient en aide à certaines sociétés savantes françaises solides (la Société de géographie, la Société française de linguistique de Meillet, mais pas la Société d'anthropologie), par le biais d'échanges bibliographiques ou de subventions, de souscriptions, cette fois grâce

8. Lettre de Paul Rivet à Franz Boas, 4 septembre 1919 (fonds Rivet, archives BCM, 2 AP 1 D) et in Laurière (2008 : 652).

9. Lettre de Franz Boas à Paul Rivet, 9 octobre 1919 (fonds Rivet, archives BCM, 2 AP 1 C), ma traduction.

10. « Séance du 9 novembre 1920 », *Journal de la Société des Américanistes*, 1920, 12 : 223 ; et lettre de Paul Rivet à Franz Boas, 2 février 1924 (fonds Rivet, archives BCM, 2 AP 1 D).

11. Lettre de Paul Rivet à Franz Boas, 10 mai 1924 (fonds Rivet, archives BCM, 2 AP 1 D).

à l'action de l'Emergency Society in Aid of European Science and Art, dont il fait activement partie. En France, c'est à nouveau Paul Rivet qui agit comme intermédiaire et répercute à chaque fois les informations et les propositions d'aide auprès de ses collègues. Conscient de la forte implication personnelle de Franz Boas, il lui écrit : « Je ne puis que vous répéter combien je vous suis reconnaissant de tout ce que vous faites pour venir en aide à la science européenne, qui traverse une crise d'une gravité extraordinaire. Si nous nous en tirons, ce sera en grande partie grâce à vous et je vous assure que je ne le l'oublierai pas »¹².

Les initiatives de Paul Rivet pour l'internationalisme scientifique et le rapprochement intellectuel franco-allemand (il garde précieusement dans un dossier spécial toute sa correspondance avec les savants allemands) finissent par recueillir au début des années 1920 l'approbation de ses collègues et amis les plus proches, qui le rejoignent : Paul Langevin, Antoine Meillet, Marcel Mauss, Paul Fauconnet, « se sont employés comme moi de toutes leurs forces à cette œuvre »¹³, souligne-t-il dans une longue lettre, répondant en cela aux reproches et accusations de Franz Boas qui pense que Paul Rivet est encore isolé et que les universitaires français sont toujours aussi antiallemands. Il réfute l'insinuation de Boas selon laquelle il aurait été inquiété par sa tutelle administrative à cause de ses initiatives en faveur de la reprise du dialogue franco-allemand ; il en veut pour preuve le récent voyage à Berlin d'Anatole de Monzie, le ministre de l'Instruction publique, afin de préparer la reprise officielle des relations intellectuelles entre les deux pays. Boas étant surtout très sensible et réceptif aux doléances allemandes, Paul Rivet tente de rétablir l'équilibre en expliquant et justifiant pourquoi certains livres allemands sont absents des bibliothèques françaises (leur cherté et les maigres traitements des professeurs français), il donne des exemples de la mauvaise volonté qu'opposent parfois ses confrères allemands.

Si, jusqu'en 1924, les tentatives de restauration de la sociabilité scientifique internationale sont l'œuvre de quelques fortes individualités, elles restent cependant un peu confidentielles et s'expriment surtout dans la correspondance privée ou à travers des initiatives certes louables mais de portée limitée qui ne concernent que peu de savants. Il n'y a rien qui ait l'éclat officiel dont rêve Paul Rivet et qui manifesterait publiquement l'apaisement du climat et la reprise de relations normalisées. La chose est réparée avec la tenue du congrès international des Américanistes à La Haye et Göteborg, en août 1924.

C'est lors de ce congrès que Paul Rivet et Franz Boas se rencontrent pour la première fois, après cinq ans de relation épistolaire régulière. En fait, depuis le congrès international des Américanistes de Londres, en 1912, il n'y a pas eu de réunions associant tous les savants d'Europe et d'Amérique, des nations anciennement alliées et ennemies. Paul Rivet n'est pas satisfait de cette situation, qui

12. Lettre de Paul Rivet à Franz Boas, 18 février 1921 (fonds Rivet, archives BCM, 2 AP 1 D).

13. Lettre de Paul Rivet à Franz Boas, 23 septembre 1925 (fonds Rivet, archives BCM, 2 AP 1 D).

n'est guère favorable à la reprise d'un dialogue scientifique affranchi des considérations politiques. Il faut que le congrès des Américanistes revienne lors de la prochaine session en Europe mais, souligne-t-il avec raison, « les événements des cinq dernières années limitent ce choix aux pays neutres »¹⁴ si on veut qu'il puisse accueillir les ennemis d'hier. Il pense bien évidemment à la Suède, dont son ami Erland Nordenskiöld est originaire. Sur la proposition de Rivet, il est décidé, en 1922, lors du Congrès de Rio, que le prochain se tiendra en 1924 à La Haye – qui s'était déjà proposée – mais aussi à Göteborg. Paul Rivet est conscient des difficultés qui attendent l'organisateur s'il veut créer un climat de confiance et ménager les susceptibilités de chacun. Ressortir d'un pays neutre n'est pas pour autant une position confortable : accusé par certains d'être pro-allemand, par d'autres de leur être hostile, Erland Nordenskiöld doit louvoyer entre les obstacles et faire preuve de diplomatie pour mettre tout le monde d'accord et parvenir à réunir les anciens belligérants.

Le Congrès ouvre sa première session à La Haye, le mardi 12 août 1924. Lors de la cérémonie d'ouverture, le président du Congrès salue avec insistance la présence de Rivet, dont « le nom seul est le symbole de la force. Il est le "rivet" qui tient ensemble la Société des Américanistes »¹⁵. Il rappelle aussi combien sa nécrologie de l'américaniste allemand Rudolf Seler, décédé l'année précédente, fut remarquée et appréciée par tous – dans celle-ci, Rivet affirmait avec force que « si le savant a une patrie, la science ne peut être qu'internationale » (Rivet 1923). Six ans après la fin du conflit, ses prises de position en faveur de l'internationalisme scientifique sont donc finalement saluées et encouragées. Un quotidien de Göteborg fait même sa une avec une photographie représentant le Français Paul Rivet serrant la main de l'Allemand Karl von den Steinen. C'est Erland Nordenskiöld qui prit l'initiative de cette poignée de main symbolique. En outre, Paul Rivet a les honneurs du second fascicule des comptes rendus du 21^e congrès puisque sa note de synthèse sur « Les éléments constitutifs des civilisations du Nord-Ouest et de l'Ouest sud-américain » ouvre ce volume, précédant même celle de Franz Boas sur la nature des relations entre « America and the Old World ».

C'est à ce congrès que Rivet apprend, en bavardant avec d'autres congressistes, que Franz Boas est socialiste : « C'est un lien de plus entre nous », commente-t-il, lui racontant qu'il est lui-même membre « du parti socialiste depuis de bien nombreuses années, depuis l'époque déjà lointaine où j'eus l'honneur de faire la connaissance de Jaurès »¹⁶. Rappelons que, pendant comme après la guerre, Franz Boas fut profondément choqué et blessé par la virulence du patriotisme aux États-Unis qui allait de pair avec un très fort ressentiment contre les Allemands, dans le peuple comme parmi les élites intellectuelles (Stocking 1992 : 104). Les libertés

14. « Congrès international des Américanistes. La 20^e session du CIA », *Journal de la Société des Américanistes*, 1920, 12 : 279.

15. « Allocution inaugurale du président du congrès, Th. Delprat », *Comptes rendus du 20^e Congrès international des Américanistes*, 1^{re} partie, La Haye, 1922 : xxviii.

16. Lettre de Paul Rivet à Franz Boas, 7 septembre 1924 (fonds Rivet, archives BCM, 2 AP 1 D). Sur les circonstances de cette rencontre, cf. Laurière (2008 : 310-311).

d'expression, de la presse et d'opposition à la guerre, durement mises à mal pendant la guerre, lui semblent encore en danger après, ce qui l'amène à douter sérieusement du concept même de la démocratie américaine (Hyatt 1990 : 130). C'est ce qui décide Boas à annoncer publiquement, en octobre 1918, dans une tribune publiée par le quotidien progressiste *The Nation*, qu'il votera pour le parti socialiste, le seul qui exprima continûment son opposition à la guerre.

Outre ce combat pour l'internationalisme scientifique, Franz Boas et Paul Rivet ont aussi des préoccupations scientifiques en commun : sauver de l'oubli les langues amérindiennes, ce qui n'empêche pas un désaccord de fond majeur sur la manière de mener cette recherche en linguistique amérindienne.

L'intérêt pour la linguistique amérindienne

La palette très large de matériaux américanistes ramenés d'Équateur en 1906 impose à Paul Rivet de chevaucher les habituelles frontières disciplinaires traversant la connaissance de l'homme, et de s'intéresser tout autant à l'ethnographie, l'anthropologie physique qu'à la linguistique. Il est en effet parvenu à collecter une petite quinzaine de vocabulaires inédits dont il commence la publication en 1907, avec la collaboration de Henri Beuchat, dans un premier temps. Progressivement, il s'attelle à une révision systématique, ambitieuse et de longue haleine, des classifications linguistiques en vigueur en Amérique du Sud. Ce travail généalogique et historique le sensibilise aux méthodes et questionnements de la linguistique, qui est alors la science humaine la plus avancée, celle qui possède la méthode et les résultats les plus positifs, les plus sûrs. L'un de ses plus illustres représentants en France, Antoine Meillet, réserve à Rivet un accueil généreux et s'intéresse de près à ses travaux, auxquels il offre à plusieurs reprises la tribune respectable de la Société de linguistique, lui proposant également de collaborer aux *Langues du monde*. Impressionné par les résultats de la linguistique qui est parvenue à reconstituer la grande famille indo-européenne, Paul Rivet pense détenir là le moyen de reconstituer l'histoire du peuplement du continent américain, et de dynamiser une anthropologie sclérosée, en lui imposant de nouvelles problématiques, davantage historiques et ethnographiques que racialistes et biologisantes. Ce questionnement sur la filiation, l'apparement, les contacts entre diverses langues amérindiennes, donc aussi sur les contacts entre diverses sociétés, le conduit à faire sienne l'approche diffusionniste. C'est par la preuve suprême, la preuve linguistique, qu'il revient au problème des origines de l'homme américain, proposant l'hypothèse hardie d'un apparement entre les populations océaniennes et américaines. Fourbissant ses arguments, recherchant toujours plus de preuves pour étayer son hypothèse, il se lance dans un vaste travail de comparaison entre les deux rives de l'océan Pacifique, qu'il poursuivra sa vie durant (Laurière 2008 : 211-278).

Il faut comprendre toutes les implications en jeu dans le diffusionnisme et ne pas le caricaturer. Contre les rigidités et l'abstraction théorique des modèles évolutionnistes, le diffusionnisme propose un ancrage dans l'histoire et le réel

objectivable *via* l'étude de la distribution, de la propagation d'artefacts, de traits culturels, de faits de langues, pour reconstituer l'histoire des sociétés sans écriture. Il associe l'homme à sa culture, et non plus uniquement à sa nature et sa race. Anthropologue et linguiste émérite, Franz Boas fut justement l'un des premiers à réagir contre les excès de l'évolutionnisme et c'est par l'étude de la mythologie et des langues nord-amérindiennes qu'il adopta une perspective diffusionniste tempérée pour comprendre « comment les choses sont venues à être ce qu'elles sont », comment les langues, les mythes, les techniques, les objets voyagent, selon quels itinéraires. Ici, la carte du géographe remplace les annales de l'historien. En 1905, devant un auditoire composé d'archéologues, de philologues et d'anthropologues, Franz Boas s'adressait aux seconds en reconnaissant qu'« il est vrai que nos problèmes demeureront toujours plus impénétrables et ardues que les vôtres, parce que nous ne possédons pas de documents historiques concernant des époques depuis longtemps révolues, de sorte que par nécessité nous sommes forcés de recourir à des méthodes géographiques au lieu des méthodes historiques. Nous devons reconstruire les relations historiques de contact et de transmission en étudiant la distribution géographique » (cité in Stocking, ed. 1974 : 187).

C'est à une étude de cette sorte que Paul Rivet s'est attelé avec les classifications linguistiques sud-amérindiennes, qui prouvent les contacts entre peuples plus ou moins proches, ou qui l'ont été à un moment de leur histoire. Il va progressivement étendre son territoire géographique : d'abord l'Équateur, puis le Nord-Ouest de l'Amérique du Sud, puis tout le sous-continent sud-américain, et enfin le franchissement de l'océan Pacifique, avec l'apparentement de certaines sociétés amérindiennes avec les Australiens et les Mélanésiens. En décembre 1924, Antoine Meillet lit devant l'auditoire de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres le travail de Paul Rivet sur « Les Mélanésio-Polynésiens et les Australiens en Amérique ». Rivet pense apporter des preuves irréfutables qui brisent l'isolement du Nouveau Monde par le sud du continent et la Californie, preuves qui relient le Nouveau Monde à l'ancien voire au primitif. Sur la base de vocabulaires mélanésio-polynésiens recueillis par divers ethnographes, totalisant 160 mots, Rivet a établi un rapprochement lexicographique entre ce groupe et sa composante mélanésienne et le groupe Hoka, parlé en Amérique du Nord, le long de la côte pacifique, du sud de l'Orégon jusqu'à l'isthme de Tehuantepec. Près de trois cents radicaux semblent communs aux deux familles linguistiques. À partir aussi d'un vocabulaire australien de 44 mots, il déduit sa parenté avec le groupe Chon, parlé à l'extrémité méridionale de l'Amérique du Sud, chez les Ona de la Terre de Feu, en particulier. Dans le cas de la parenté de l'australien avec le Chon, il relève 93 similitudes de mots. La preuve linguistique lui semble encore une fois décisive pour découvrir l'origine ultime des langues américaines.

Ce travail de Rivet va avoir un très grand retentissement international. On ne compte plus les articles dans lesquels Rivet décline son étude, ni les communications et conférences où il prend la parole sur ce sujet. Une tournée dans les

universités britanniques sera organisée en 1930, et il ira jusqu'à Oxford présenter ses travaux pour la célèbre Frazer Lecture. Les universités latino-américaines lui ouvrent généreusement leurs amphithéâtres pour écouter sa thèse sur le peuplement tripartite du continent américain. Son hypothèse sera amplement diffusée en Amérique latine, âprement discutée en Amérique du Nord. Quant à Franz Boas, par ailleurs proche de lui sur bien des points, il se contente de manifester fermement, mais passivement, son désaccord. Il est intéressant de rentrer dans le détail de ce désaccord au sujet de la réception par Boas du travail de Rivet : cette réception souligne les différences d'approche entre le linguiste américain, qui s'intéresse à la structure interne de la langue et se soucie de développer le corpus de matériaux disponibles, et l'américaniste français, dont la démarche classificatoire, généalogique, ressortit pour partie à la quête des origines, selon le modèle philologique alors en vigueur en France qui s'efforce de retrouver la langue pure, le texte originel, antérieur aux dégradations que lui font subir les copies et les contacts avec des langues différentes.

À la mi-novembre 1924, Paul Rivet informe donc Boas, sûr de son fait :

« J'ai aussi deux grandes nouvelles à vous annoncer. Le groupe Hoka (en particulier le Séri, le Yuma et le Mohave) est du *mélanésien-polynésien*. Je vais publier un mémoire sous peu le démontrant ; le *ona* de la Terre de Feu est de l'*australien*. M. Meillet me fait deux communications à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dans quelques jours, à ce sujet. Cela solutionne bien des problèmes. Gardez encore cependant la chose secrète »¹⁷.

Paul Rivet affiche une belle assurance que ne partage pas Franz Boas qui « craint de ne pas pouvoir accepter [ses] conclusions »¹⁸. Dans cette lettre de janvier 1925, il détaille ses réserves (doute sur l'existence de la famille hoka établie par Sapir, médiocrité des matériaux, manque d'une étude grammaticale, etc.) et il explique comment il conçoit la nature des langues amérindiennes, revenant sur la question de leur diversification. Alors que Paul Rivet espère que, dans un avenir plus ou moins proche, on parviendra à dessiner une classification arborescente des langues amérindiennes, Franz Boas en doute sérieusement : selon lui, ce n'est pas du tout sûr que le modèle indo-européen puisse s'appliquer au contexte américain (Duvernay Bolens 2001-2002 : 23). Chacun considère différemment la tour de Babel amérindienne : si les deux savants classifient et ordonnent, leurs conclusions divergent du tout au tout. L'un, Paul Rivet, veut réduire la diversité à quelques unités fondatrices, quitte à user d'un comparatisme trop audacieux, l'autre, Franz Boas, prend acte au contraire de cette diversité, la prend pour une donnée de départ, pour une caractéristique même du paysage linguistique « originel » dans lequel, à force d'interagir les unes avec les autres, les langues amérindiennes s'empruntent des éléments, varient, fluctuent et se transforment, finissant ainsi par avoir toutes un « air de famille » parce qu'elles sont ou ont été

17. Lettre de Paul Rivet à Franz Boas, 17 novembre 1924 (ses italiques) (fonds Rivet, archives BCM, 2 AP 1 D).

18. Lettre de Franz Boas à Paul Rivet, 17 janvier 1925 (fonds Rivet, archives BCM, 2 AP 1 C).

en contact les unes avec les autres à un moment de leur histoire. Ce n'est bien évidemment pas l'approche de Paul Rivet, qui ne semble même pas comprendre le sens des objections de Franz Boas, auquel il reste imperméable, ne relevant que la question de la fiabilité des matériaux à partir desquels il a bâti ses comparaisons¹⁹.

La discussion va en rester là, et le sujet ne sera plus débattu dans leur abondante relation épistolaire. Ils vont continuer à aborder des questions de linguistique amérindienne, mais uniquement sous l'angle du sauvetage et de l'archivage de ce qu'il est encore possible d'enregistrer, de préserver, avant la disparition de certaines langues en voie d'extinction. On a déjà dit que Franz Boas n'hésite pas à faire appel à l'expertise de Paul Rivet sur des articles qu'il reçoit pour publication dans la revue qu'il a créée en 1917, *International Journal of American Linguistics*. Il accueille aussi dans les colonnes de sa revue quatre contributions de Paul Rivet seul ou avec des collaborateurs. Dans ces articles, il n'est pas question de rapprochements entre des langues amérindiennes et des langues australiennes ou mélanésopolynésiennes, mais « seulement » de linguistique amérindienne, qui reste un terrain d'entente privilégié entre Franz Boas et Paul Rivet. Ce dernier étant dans les années 1920-1940 la plus grande autorité en matière de linguistique sud-amérindienne, Franz Boas le consulte pour obtenir un bilan de la situation des études linguistiques en Amérique du Sud, de leurs carences. Ils évoquent aussi à plusieurs reprises le soutien à apporter à des chaires et des initiatives américanistes en Europe et en Amérique latine. Mais ils évitent soigneusement d'aborder à nouveau cette question de l'origine du peuplement américain qui, à vrai dire, n'intéresse pas Boas.

Au début des années 1930, leur correspondance connaît un certain fléchissement. Franz Boas a près de 75 ans, il multiplie les accidents de santé (une paralysie faciale gêne son élocution), il a perdu deux de ses enfants et sa femme. Il prend sa retraite en 1936, amer, doutant de l'avenir du Département d'anthropologie qu'il a fondé à l'université de Columbia, inquiet de l'emprise croissante des bailleurs de fonds et des lourdeurs administratives sur la marche de l'université et de son département (Darnell 2006 : 20 ; Hyatt 1990 : 148-149). Il reste néanmoins très actif, publie beaucoup, et continue à militer sur plusieurs fronts. Paul Rivet, de son côté, récolte enfin les fruits de son labeur. À la création de l'Institut d'ethnologie de l'Université de Paris, en août 1925, il en devient le co-secrétaire général, avec Marcel Mauss. En mars 1928, il est élu professeur d'anthropologie du Muséum et il prend la direction du vieux musée d'ethnographie Trocadéro, qu'il réorganise entièrement avec la collaboration active de Georges Henri Rivière, avant de devenir le fondateur-directeur du Musée de l'Homme, en 1937 (Laurière 2008 : 385-426). Surtout, il s'engage beaucoup plus visiblement sur la scène politique, présidant le Comité de vigilance des intellectuels antifascistes à partir de mars 1934, fondé après la commotion que représente pour la gauche

19. Lettre de Paul Rivet à Franz Boas, 13 février 1925 (fonds Rivet, archives BCM, 2 AP 1 D).

française la journée du 6 février 1934 (Racine 1977), et il est élu conseiller municipal de Paris en mai 1935 sur une liste d'union des partis de gauche, devenant ainsi la figure tutélaire du Front populaire et préfigurant son succès aux élections législatives de mai 1936 (Laurière 2008 : 483-499).

Si, du retour à la vie civile en 1919 à la fin des années 1920, Paul Rivet et Franz Boas partagent le même souci de ne pas exclure du dialogue international les savants des anciens pays ennemis et se préoccupent beaucoup de linguistique amérindienne, d'autres points communs continuent de les rapprocher dans les années 1930. L'aide aux scientifiques et intellectuels juifs et allemands persécutés en est un, le combat contre les doctrines racistes également.

Le combat antiraciste

C'est à l'occasion d'un voyage effectué à Berlin pendant les vacances de Pâques 1933 que Paul Rivet prend réellement conscience du péril qu'encourent les juifs et de la sombre réalité de la menace antisémite, dont il n'avait jusqu'alors qu'une connaissance journalistique et par quelques témoignages qu'il avait plutôt tendance à relativiser parce qu'ils lui semblaient entretenir un esprit d'hostilité envers l'Allemagne qui faisait le lit des partisans de la guerre. Rappelons que le 30 janvier 1933, le président Paul von Hindenburg a fini par nommer Adolf Hitler chancelier du Reich. L'action de Paul Rivet en France en faveur de l'élite allemande exilée date du retour de cette mission d'étude, mais il reste néanmoins pacifiste, parce qu'il ne peut se résoudre à accepter l'éventualité d'une autre guerre. Comme beaucoup d'hommes de gauche, Paul Rivet n'a pas compris les visées impérialistes du régime nazi ; pour lui, l'antisémitisme allemand reste un problème de politique intérieure. Après son voyage à Berlin, il revient « bouleversé » par ce qu'il a vu et constaté dans la société allemande. À son retour, il répond longuement à Franz Boas, qui vient de lui envoyer une copie de sa lettre ouverte de protestation au maréchal Hindenburg afin qu'il la fasse circuler en France. Il en profite pour lui faire part de ses impressions et de ce qu'il a constaté. C'est une lettre passionnante dans la mesure où elle constitue un témoignage de première main sur l'état d'esprit des Allemands que rencontre alors Paul Rivet, des membres de l'élite intellectuelle, pour la plupart des anthropologues américanistes de renommée internationale chez lesquels l'antisémitisme fait des ravages et permet bien des règlements de compte. Rivet se promène dans Berlin et est atterré de sentir l'emprise croissante du nazisme sur les esprits, dans la vie quotidienne, dans la presse, de constater de ses propres yeux les persécutions contre les boutiquiers juifs. Il observe « qu'un véritable régime de terreur règne en Allemagne et que ce régime ne provoque au moins en apparence aucune réaction »²⁰. N'oublions pas que c'est le même homme qui fut favorable à la reprise du dialogue scientifique avec les savants allemands en 1919, à la révision des clauses du traité

20. Lettre de Paul Rivet à Franz Boas, 27 avril 1933 (fonds Rivet, archives BCM, 2 AP 1 D). Cette lettre est reproduite dans Laurière (2008 : 659-660).

de Versailles, et qu'il croit très longtemps – jusqu'à l'automne 1938 – que l'on pourrait éviter la guerre avec l'Allemagne si la France et l'Angleterre cessent d'asphyxier l'économie allemande. Mais après ce voyage, il ne se fait plus aucune illusion sur la réalité et la violence de l'antisémitisme, la mainmise de l'appareil dictatorial nazi sur l'ensemble de la société, qui a largement voté pour Hitler.

En terminant sa lettre, Rivet remercie Boas de lui avoir fait parvenir sa lettre à Hindenburg, qui l'émeut terriblement. Il la trouve admirable et lui écrit que c'est « le cri de la conscience humaine ». Rivet charge Georges Henri Rivière de la faire envoyer au Comité international contre l'antisémitisme, au Comité de l'Alliance israélite universelle, à plusieurs journaux. Datée du 27 mars 1933, adressée au président allemand, c'est une lettre véhémement de protestation contre la chape de plomb que fait peser le parti nazi sur la société et la libre expression politique, artistique, intellectuelle. Franz Boas est scandalisé, horrifié de la politique de terreur exercée par les nazis à l'encontre des opposants politiques, de leur propagande nationaliste, et de l'antisémitisme érigé en doctrine d'État. Il ne se fait lui non plus aucune illusion : « Mes propres idées sont telles que, si j'étais en Allemagne, je deviendrais moi-même, comme tant d'autres, victime de cette folie de persécution ». Implacable, il écrit qu'il a « honte d'être allemand » et qu'il est ulcéré des exactions commises contre les juifs :

« Est-ce que je ne sais pas que des hommes de valeur, simplement parce qu'ils sont juifs, perdirent emploi et position ? Est-ce que je ne sais pas que des juifs sans défense sont exposés à chaque pas à l'insulte, que la mousse du venin sort de la bouche lorsqu'on prononce le mot de juif ? Est-ce que je n'ai pas entendu moi-même de mes propres oreilles et bien souvent : "Crève Judas !" Je suis d'origine juive mais de sentiment et de pensée, je suis allemand. Que dois-je à ma famille ? Le sens du devoir, la loyauté, la volonté de rechercher honorablement la vérité. Si ceci est indigne d'un Allemand, si la saleté, la grossièreté, l'impatience, l'injustice, le mensonge doivent être aujourd'hui considérés comme allemands, qui voudrait rester allemand ? »²¹.

Avec Sylvain Lévi, Célestin Bouglé, Lucien Lévy-Bruhl, Marcel Mauss et bien d'autres scientifiques et intellectuels français, Paul Rivet se démène pour procurer aux exilés des emplois plus ou moins stables, des vacances. Au Trocadéro, avec Georges Henri Rivière, ils en accueillent plus d'un dans leur équipe, dont Henri Lehmann, que leur a confié Theodor Preuss en avril 1933. On trouve dans les archives de Rivet et dans celles du musée plusieurs documents (correspondances, mémorandums, listes d'émigrés) se rapportant à ce qu'il serait envisageable de faire en faveur « de la haute intellectualité des pays où les conditions politiques et sociales obligent des savants de haute qualité à chercher refuge à l'étranger »²². Il propose la création d'un Collège international, qui aiderait non seulement ceux qui sont juifs, mais aussi ceux inquiétés à cause de leurs idées socialistes ou internationalistes. Des groupements, des comités se mettent en place et agissent avec

21. Franz Boas, « Lettre ouverte au maréchal Hindenburg », 27 mars 1933, traduite en français (archives BCM, 2 AM 1 K71c, dossier New York, Columbia University). Les livres de Franz Boas seront brûlés dans les autodafés nazis (Stocking 1992 : 107).

22. Paul Rivet, « Collège international », 12 mai 1933, p. 1 (fonds Rivet, archives BCM, 2 AP 1 B6a).

leurs moyens et leurs réseaux propres pour organiser la solidarité. Dans une conjoncture économique très difficile, la Rockefeller Foundation est active en France et permet à un certain nombre de ces réfugiés de se stabiliser. De son côté, Franz Boas écrit à Rivet pour l'informer des premières mesures d'aides prises par les universités américaines et la New School for Social Research en vue d'accueillir les scientifiques allemands²³. Interrompant ses travaux scientifiques, Franz Boas se démène pour lever des fonds et aider des scientifiques juifs allemands à venir aux États-Unis, cherchant à leur faire obtenir des postes à l'université (Hyatt 1990 : 145).

La menace nazie impose de combattre sur tous les fronts, politique et scientifique, car cette idéologie fait un usage particulièrement délétère des doctrines raciales. Franz Boas fait partie de ces hommes soucieux de rétablir la vérité et de combattre la propagation des théories racistes en prouvant scientifiquement leurs erreurs, comme Paul Rivet, membre fondateur du Groupement d'étude et d'information Races et Racismes qui publie un bulletin bimestriel remarquablement bien informé sur ces questions, entre 1937 et 1939 (Rupp Eisenreich 1996 ; Meyran 2000 ; Laurière 2008 : 502-517). C'est dans la perspective de la tenue du prochain congrès international sur la population, en août 1937, à Paris, et dont Paul Rivet est vice-président, que cette revue *Races et Racisme* a été créée. À l'initiative de Paul Rivet et du Groupement, il a aussi été décidé que le congrès consacrerait les travaux de sa cinquième section aux problèmes « qualitatifs » relatifs à la population : biotypologie, hérédité, races, métissage. Averti de la tenue de ce congrès et de l'implication de Paul Rivet, Franz Boas lui écrit en mars 1937 pour lui faire part de son profond intérêt sur ce sujet et de son désir d'y participer.

Chemin faisant, il lui donne son sentiment sur ce que devrait être un tel congrès : « Je pense qu'il est tout à fait fondamental que le congrès ne soit pas *contre* la doctrine des races mais *pour* une discussion de la doctrine des races et que les fanatiques ou hypocrites allemands soient invités »²⁴. Ce doit donc être l'occasion de débattre avec les raciologues allemands des questions raciales, et de les pousser dans leurs derniers retranchements en les confrontant à une communauté savante internationale soudée et pugnace, bien décidée à en découdre. Franz Boas résume aussi les principaux résultats de ses propres travaux d'anthropologie physique, les fameuses études sur les *Changes in Bodily Forms of Descendants of Immigrants* de 1910 et 1911, et qu'il a récemment reprises pour les enrichir de données concernant la deuxième génération d'immigrants²⁵.

23. Lettre de Franz Boas à Paul Rivet, 26 juin 1933 (fonds Rivet, archives BCM, 2 AP 1 C). Sur l'activité déployée par Boas pour mobiliser les scientifiques contre le racisme nazi entre 1933 et 1939, cf. Barkan (1988).

24. Lettre de Franz Boas à Paul Rivet, 18 mars 1937 (fonds Rivet, archives BCM, 2 AP 1 C). Cette lettre est reproduite dans Laurière (2008 : 663-664).

25. Sur la réception manquée de ces travaux en France, qui furent accueillis avec tiédeur et scepticisme, cf. Laurière (2008 : 512-515). Récemment, de nouvelles analyses sur les milliers de données brutes collectées par l'équipe de Boas ont relancé un débat dont s'est largement fait écho la revue *American Anthropologist* (cf. Gravlee, Bernard & Leonard 2003a et b ; Sparks & Jantz 2003).

Sans doute conscient de leur médiocre réception en France, Boas se charge lui-même de les résumer à Paul Rivet, d'insister sur leur portée, et d'expliquer les actions qu'il mène aux États-Unis depuis trois ans, lui envoyant les déclarations qu'il a signées à ce sujet, lui expliquant qu'il dirige une recherche « sur l'interrelation entre les pensées juive et allemande qui montre comment les deux sont intimement associées ».

Les temps ont dramatiquement changé : il ne s'agit plus, comme en 1910, de débattre en roue libre, entre soi, entre membres respectables de la communauté anthropologique, de la question de la fixité avérée ou non de tel ou tel caractère physique, de la pertinence et de la validité des critères de différenciation en vigueur, de l'importance des facteurs environnementaux et sociaux. En 1937, l'enjeu est autrement important, le défi posé par les raciologues allemands commande une autre réception de ces travaux. Cette fois, c'est Paul Rivet qui est le passeur de Franz Boas en France, et il lui réserve le meilleur accueil. Paul Rivet ne reste pas sourd aux suggestions de Franz Boas, qui rencontrent ses propres préoccupations : il l'invite à venir à Paris exposer ses travaux devant les membres du Congrès. À la lecture de sa lettre, Franz Boas lui écrit qu'il a été « très soulagé » de recevoir sa réponse : « Je désire ardemment que les travaux faits récemment en Amérique soient présentés devant le Congrès »²⁶.

Une discussion contradictoire de la doctrine des races va bien avoir lieu, comme le souhaitaient le groupement Races et Racisme, Paul Rivet et Franz Boas : une forte délégation allemande accepte de venir à Paris. Elle est composée d'une quinzaine de membres, au nombre desquels « des biologistes de l'hérédité et des psychiatres [parmi] les plus engagés dans la raciologie officielle » (Rupp Eisenreich 1996 : 18). Dans leurs communications, ils se prononcent en faveur de l'eugénique négative, c'est-à-dire la stérilisation des individus jugés inaptes (les malades mentaux, les criminels), ils essaient de démontrer « l'origine "dravidiennne", donc non aryenne, des Tsiganes », mais ils ne soufflent mot des raisons soi-disant scientifiques justifiant les mesures antisémites. Face à eux, une « résistance compacte » (*Ibid.*) relève les contradictions du discours racial nazi et démontre son incohérence scientifique sur plusieurs points cardinaux : l'absurdité du mythe du sang régénérateur et l'absence d'un groupe sanguin spécifique aux juifs, la non-homogénéité des types physiques chez les populations tziganes, l'indépendance des faits de culture à l'égard des faits anatomiques et raciaux, qui ne déterminent en rien le degré de civilisation, la question de l'eugénique des troubles mentaux, etc. Maurice Vanikoff, le rapporteur pour *Races et Racisme* des travaux de la cinquième section, note que la contribution de Franz Boas sur l'influence du milieu comparée à l'hérédité dans le cas des populations immigrées aux États-Unis a été remarquable et qu'il « a délimité de façon magistrale la part que l'homme doit au fait héréditaire et celle qu'il faudrait attribuer au jeu de toutes sortes de circonstances extérieures, comprises sous la dénomination de

26. Lettre de Franz Boas à Paul Rivet, 13 mai 1937 (fonds Rivet, archives BCM, 2 AP 1 C).

milieu ambiant »²⁷. Bien évidemment, aucun des camps en présence ne convainc l'autre : Maurice Vanikoff juge les interventions allemandes pauvres, attendues, « mornes et insignifiantes », tandis que de leur côté, une fois rentrés chez eux, les raciologues allemands décrivent la « science juive » qui s'est infiltrée chez leurs interlocuteurs et critiquent l'« argumentation rabbinique » des savants qui défendent des thèses caduques ou communistes (*Ibid.*).

La revue *Races et Racisme* se fait largement l'écho du Congrès, en deux livraisons à l'été 1937 : la première est préparatoire, avec un rappel sur le Congrès universel des races de Londres (1911), la seconde propose une synthèse des principales interventions du congrès d'août 1937. Dans chacune, on peut lire un article de Franz Boas : « L'instabilité des types humains », et « Hérité et milieu ». Malgré sa renommée internationale, son autorité scientifique, ce sont les premiers travaux de Franz Boas traduits en France – et les seuls pour de nombreuses décennies encore. Jusqu'alors le milieu des anthropologues français ne lui avait pas été très favorable : c'est un ethnologue, Paul Rivet, revenu de la suprématie de l'anthropologie physique, qui lui offre son soutien et une tribune. Grâce à Paul Rivet, Franz Boas peut s'adresser au public scientifique français. Les deux hommes profitent de la tenue de ce congrès pour resserrer leurs liens ; en l'honneur de son confrère et ami, Paul Rivet offre un banquet dans un restaurant parisien, pendant lequel, loin de se satisfaire de cette première confrontation, ils continuent à évoquer les meilleurs moyens de poursuivre le combat contre la propagande raciale allemande. Ils se rendent compte que pour être plus efficace, leur argumentation doit reposer sur des études statistiques qui démontreraient l'invalidité de la catégorisation raciale et son incapacité à expliquer des phénomènes qui ressortent de déterminations économiques, sociologiques, culturelles et nationales. Avec Ignaz Zollschan et Robert Mond, ils pensent déjà à un autre congrès, qui ferait autorité. Sur le modèle de ce qu'a réalisé Franz Boas aux États-Unis, ils évoquent la possibilité d'une enquête de grande dimension en Europe afin d'étudier les « soi-disant comportements raciaux », et qui serait financée par un conglomérat de pays européens. Franz Boas pense qu'il faudra au moins deux à trois ans pour bien préparer ce congrès, et qu'il ne pourra avoir lieu avant 1939 ou 1940²⁸.

Les événements en Europe en décident autrement et rompent le dialogue instauré entre Franz Boas et Paul Rivet ; chacun continue de se battre de son côté avec une vigueur décuplée par la gravité des enjeux, et dont il est impossible de rendre compte ici dans toutes ses facettes²⁹. Franz Boas prend très régulièrement la parole et la plume pour fustiger les inégalités économiques et éducatives, les discriminations raciales aux États-Unis mêmes, il s'élève fréquemment contre le

27. Maurice Vanikoff, « Compte rendu sur le Congrès des problèmes de population », *Races et Racisme*, 1937, 5 : 5.

28. Lettre de Franz Boas à Paul Rivet, 15 novembre 1937 (fonds Rivet, archives BCM, 2 AP 1 C).

29. Pour Paul Rivet, cf. Laurière (2008 : 481-549).

nationalisme aveugle, le racisme, les menaces pesant sur la liberté d'expression, il participe activement aux actions menées par divers comités et associations, étant membre fondateur, en 1939, de l'American Committee for Democracy and Intellectual Freedom (Lewis 2001a : 458-459). En décembre 1938, un mois après la Nuit de Cristal, il fait publier un « Scientist's Manifesto », signé par 1300 scientifiques de 167 universités, pour montrer leur ferme opposition aux théories pseudo-scientifiques nazies de la supériorité aryenne (Barkan 1988 : 197-202). Combattant le racisme sur tous les fronts, il s'emploie à dénoncer les idées de différence raciale tapies dans les manuels scolaires américains, écrivant un vigoureux pamphlet pour réformer les pratiques éducatives sur cette question (Darnell 2006 : 5).

Paul Rivet et Frans Boas rétablissent leur échange épistolaire en août 1941 seulement, quand Paul Rivet lui écrit de Bogota pour l'informer de sa nouvelle situation d'exilé et de ses initiatives scientifiques en faveur du développement de l'ethnologie en Colombie – le président de la République Eduardo Santos lui a en effet proposé de fonder un Institut ethnologique et de former de jeunes ethnographes. Il sollicite son aide pour obtenir des crédits de mission afin de favoriser les études sur la linguistique amérindienne. Franz Boas est très soulagé et « extrêmement heureux »³⁰ d'avoir enfin de ses nouvelles, tant il s'était inquiété sur son sort après la nouvelle de l'arrestation des membres du réseau de résistance du Musée de l'Homme en février 1941 – arrestation à laquelle Paul Rivet échappa *in extremis*. Par divers canaux, dès juin 1940, il y eut plusieurs initiatives pour faire venir Paul Rivet aux États-Unis, dont la situation est considérée comme extrêmement préoccupante, étant donné son passé de militant et d'homme politique de gauche, son opposition au fascisme, à l'antisémitisme et au pétainisme – dès le 14 juillet 1940, il écrit sa première lettre au maréchal Pétain pour lui signifier que « le pays n'est pas avec vous, la France n'est plus avec vous »³¹ et qu'il ne sera jamais l'homme qu'il faut à la France pour la relever. Le 21 juin 1940, la Rockefeller Foundation l'inscrit sur la toute première liste des vingt-sept « First-Class Men » français qui pourraient être en danger et qu'il faut aider prioritairement, aux côtés d'Henri Bergson, Georges Duhamel, Marcel Mauss, Jules Romains (Loyer 2007 : 48). Alvin Johnson, le directeur de la New School for Social Research de New York, demande en septembre 1940 à Alfred Métraux, alors *Guggenheim Fellow* à Yale, une note circonstanciée sur Paul Rivet pour monter un dossier³²; Franz Boas écrit également en faveur de Rivet une autre note (Lewis 2001a : 459). C'est dire si la stature intellectuelle, scientifique et politique de Paul Rivet incite à tout tenter pour lui faire fuir la France – extrémité à laquelle Paul Rivet ne se résoudra que la mort dans l'âme.

30. Lettre de Franz Boas à Paul Rivet, 25 août 1941 (fonds Rivet, archives BCM, 2 AP 1 C).

31. Lettre de Paul Rivet au maréchal Pétain, 14 juillet 1940, citée *in extenso*, comme les deux autres lettres des 14 et 21 novembre 1940, in Laurière (2008 : 665-666).

32. Lettre de Alfred Métraux à Alvin Johnson, 20 septembre 1940 (fonds Rivet, correspondance avec Alfred Métraux, archives BCM, 2 AP 1 C).

Franz Boas et Paul Rivet se retrouvent en décembre 1942, à New York, dans des circonstances douloureuses que le second rapporta lui-même. Rivet revient d'une mission au Canada où, mandaté par le général de Gaulle, il avait pris la tête d'une délégation qui participa au Congrès international des problèmes du Pacifique. Avant de rentrer à Bogota, il fait une halte à Washington et New York, invité par diverses institutions de soutien aux réfugiés intellectuels. Il retrouve Claude Lévi-Strauss, qui est le secrétaire général du Latin American Center de l'École libre des hautes études, abritée à la New School for Social Research. Paul Rivet a alors 66 ans, Franz Boas, à la retraite depuis six ans, 84. Présent lors de leur dernière entrevue en tant qu'ami proche de Paul Rivet, Claude Lévi-Strauss a lui aussi évoqué cette rencontre et son dénouement tragique (Lévi-Strauss & Eribon 1996 : 58 ; Lévi-Strauss 2002 : 16). Laissons Paul Rivet raconter lui-même ce qui se passa ce 21 décembre 1942 :

« Nous étions réunis, une dizaine d'amis conviés par Franz Boas pour un déjeuner fraternel au Faculty Club de la Columbia University. Boas et moi, nous étions tout à la joie de nous revoir, après cinq ans de séparation. Nous avions évoqué les souvenirs émouvants de notre dernière rencontre à Paris. Il venait de me dire avec sa belle conviction : "Il ne faut pas se lasser de répéter que le racisme est une monstrueuse erreur ou un impudent mensonge" et avec un éclair de malice orgueilleuse dans le regard il venait d'ajouter : "Les nazis eux-mêmes ont dû récemment reconnaître l'exactitude des faits que j'ai constatés sur les émigrants européens d'Amérique". Sans un cri, sans une plainte, nous le vîmes se renverser en arrière ; quelques râles, un grand cerveau avait cessé de penser » (Rivet 1943 : 313).

Ailleurs, dans un autre hommage à Franz Boas, Paul Rivet écrira que Franz Boas mourut juste après lui avoir dit qu'il « faudra continuer toujours et partout cette croisade contre le racisme », ce qui lui faisait dire que Boas « était mort en proclamant une dernière fois ce qui avait été la règle de sa vie, la foi en l'égalité des hommes » (Rivet 1958).

Les liens entre les deux hommes étaient si forts que Franz Boas avait dit à ses enfants qu'il aimerait que sa splendide bibliothèque d'ouvrages américanistes soit préférentiellement vendue au Musée de l'Homme. Ses enfants sont décidés à consentir les plus grands efforts pour parvenir à un accord selon les vœux de leur père, et ils le font savoir à Claude Lévi-Strauss. Ce dernier fait office d'intermédiaire auprès de Paul Rivet, alors en Colombie. Mais les Français exilés ne parviennent pas à rassembler la somme nécessaire, et les sollicitations pressantes d'autres institutions américaines finissent par persuader les héritiers de revenir sur leur vœu initial³³. La présence de Rivet au décès soudain de Boas, les ultimes volontés de Boas sur la destination de sa bibliothèque, montrent une dernière fois, s'il en était encore besoin, à quel point les deux hommes s'appréciaient et estimaient les combats de chacun. C'est peut-être leur plus grand point commun : n'avoir jamais désolidarisé l'ethnologie de son prolongement politique.

33. Lettres de Claude Lévi-Strauss à Paul Rivet, 4 janvier, 10 février et 3 mars 1943 (fonds Rivet, archives BCM, 2 AP 1 C).

Avec la figure de ces pères fondateurs de l'anthropologie américaine et française, on est bien loin du rôle traditionnel imparti au scientifique dans sa conception weberienne – un homme en retrait, adoptant une position de neutralité. Force est de constater qu'ils ont constamment mélangé les genres politique et savant, passant d'un registre à l'autre avec une beaucoup de pertinence, s'autorisant de leur savoir ethnologique, de ses enseignements, pour s'impliquer dans le militantisme et le débat politique, n'hésitant pas à interpeller leurs concitoyens bien au-delà du cercle restreint des ethnologues. Autant pour Franz Boas que pour Paul Rivet, il est évident que l'ethnologue n'a pas un droit de réserve mais bien plutôt un devoir d'ingérence, et qu'il se doit d'en faire un usage fréquent. Concevant dès le départ l'ethnologie comme une « discipline de vigilance » – selon l'expression de Jean Jamin (1989) – et non pas seulement comme une science, ils ont voulu une ethnologie dotée d'une mission réformatrice et éducatrice, devant sensibiliser à la différence, ne se lassant jamais de décrire et d'expliquer, valorisant sa mission pédagogique pour le plus grand nombre et ne perdant pas de vue cet enjeu crucial de la vulgarisation des connaissances. Jouant sur les deux registres du lointain et du proche, du savant et du politique, de la compréhension de l'autre et de l'édification de ses contemporains, l'ethnologie, au travers du miroir que Franz Boas et Paul Rivet se tendaient de part et d'autre de l'Atlantique, doit se prévaloir de son savoir humaniste, des résultats obtenus, pour combattre les préjugés, les idées reçues, et réformer les mentalités, dénoncer les menaces les plus alarmantes de leur temps : le nationalisme belliciste, les fascismes, le racisme. Accusée à partir des années 1960 d'être la fille de l'impérialisme colonial et d'exprimer le point de vue des dominants, l'anthropologie a pourtant une longue tradition de l'engagement politique réformateur qui devrait permettre d'en avoir une image un peu plus nuancée.

Laboratoire d'anthropologie et d'histoire de l'institution et de la culture, Paris
christine.lauriere@wanadoo.fr

MOTS CLES/KEYWORDS: Boas, Franz – Rivet, Paul – internationalisme scientifique – antiracisme – linguistique amérindienne – histoire de l'anthropologie – engagement politique.

BIBLIOGRAPHIE

Barkan, Elazar

1988 « Mobilizing Scientists against Nazi Racism, 1933-1939 », in George W. Stocking, ed., *Bones, Bodies, Behavior. Essays on Biological Anthropology*. Madison, University of Wisconsin Press : 180-205.

Boas, Franz

1908 *Anthropology*. New York, Columbia University Press.

1911 *The Mind of Primitive Man*. New York, Macmillan.

1912 *Changes in Bodily Forms of Descendants of Immigrants*. New York, Columbia University Press.

1940 *Race, Language and Culture*. New York, The Macmillan Company.

1945 *Race and Democratic Society*. New York, J. J. Augustin.

Bunzel, Ruth

1962 « Introduction », in Franz Boas, *Anthropology and Modern Life*. Westport, Greenwood Press : 4-10.

Cole, Douglas

1999 *Franz Boas. The Early Years, 1858-1906*. Vancouver, Douglas & McIntyre / Seattle, University of Washington Press.

Darnell, Regna

1998 *And Along came Boas. Continuity and Revolution in Americanist Anthropology*. Amsterdam-Philadelphia, J. Benjamin.

2001 *Invisible Genealogies. A History of Americanist Anthropology*. Lincoln, University of Nebraska Press.

2006 « Franz Boas, Scientist and Public Intellectual », in Jill B. R. Cherneloff & Eve Hochwald, eds, *Visionary Observers. Anthropological Inquiry and Education*. Lincoln, University of Nebraska Press : 1-23.

Duvernay Bolens, Jacqueline

2001-2002 « L'oral et l'écrit : de Franz Boas à Claude Lévi-Strauss », *Gradhiva* 30-31 : 15-30.

Evans, Brad

2006 « Where Was Boas during the Renaissance in Harlem ? Diffusion, Race, and the Culture Paradigm in the History of Anthropology », in Richard Handler, ed., *Central Sites, Peripheral Visions. Cultural and Institutional Crossings in the History of Anthropology*. Madison, University of Wisconsin Press : 69-98.

Fournier, Marcel

1994 *Marcel Mauss*. Paris, Fayard.

Gravlee, Clarence C., H. Russel Bernard & William R. Leonard

2003a « Heredity, Environment, and Cranial Form : A Reanalysis of Boas's Immigrant Data », *American Anthropologist* 105 (1) : 125-138.

2003b « Boas's Changes in Bodily Form : The Immigrant Study, Cranial Plasticity, and Boas's Physical Anthropology », *American Anthropologist* 105 (2) : 326-332.

Herskovits, Melville

1953 *Franz Boas. The Science of Man in the Making*. New York, Scribner.

Hyatt, Marshall

1990 *Franz Boas Social Activist. The Dynamics of Ethnicity*. Westport, Greenwood Press.

Jamin, Jean

1989 « Le savant et le politique : Paul Rivet (1876-1958) », *Bulletins et mémoires de la Société d'anthropologie* 1 (3-4) : 277-294.

Laurière, Christine

2008 *Paul Rivet, le savant et le politique*. Paris, Publications scientifiques du Muséum national d'histoire naturelle (« Archives 12 »).

Lesser, Alexander

2004 « Franz Boas », in Sydel Silverman, ed., *Totems and Teachers. Key Figures in the History of Anthropology*. Walnut Creek, AltaMira Press : 1-23.

Lévi-Strauss, Claude

1943 « Compte rendu de Paul Rivet, *Les Origines de l'Homme américain* », *Renaissance* 1 (4) : 666-668. [Reproduit in Christine Laurière, « Paul Rivet, vie et œuvre », *Gradhiva*, 1999, 26 : 127.]

2002 « Avant-propos », in Randy Bouchard & Dorothy Kennedy, eds, *Indian Myths and Legends from the North Pacific Coast of America. A Translation of Franz Boas 1895 Edition of Indianische Sagen von der Nord-Pacifischen Küste Amerikas*. Vancouver, Talon Books : 14-16.

Lévi-Strauss, Claude & Didier Éribon

1996 *De près et de loin*, suivi de *Deux ans après*. Paris, Odile Jacob (« Opus »).

Lewis, Herbert S.

2001a « The Passion of Franz Boas », *American Anthropologist* 103 (2) : 447-467.

2001b « Boas, Darwin, Science, and Anthropology », *Current Anthropology* 42 (3) : 381-406.

Loyer, Emmanuelle

2007 *Paris à New York. Intellectuels et artistes français en exil (1940-1947)*. Paris, Hachette littératures (« Pluriel »).

Meyran, Régis

2000 « Races et Racisme : les ambiguïtés de l'antiracisme chez les anthropologues de l'Entre-deux-guerres », *Gradhiva* 27 : 63-76.

Racine-Furlaud, Nicole

1977 « Le Comité de vigilance des intellectuels antifascistes (1934-1939) : antifascisme et pacifisme », *Le Mouvement social* 101 : 87-114.

Rivet, Paul

1923 « Eduard Seler », *Journal de la Société des Américanistes* 15 : 280-287.

1932 « Nécrologie de Nils Erland Herbert Nordenskiöld », *Journal de la Société des Américanistes* 24 (2) : 295-307.

1943 « Franz Boas », *Renaissance* 1 (2) : 313-314.

1955 « Mon ami Teilhard de Chardin », *France Observateur*, du 20 avril.

1958 « Tribute to Franz Boas », *International Journal of American Linguistics* 24 (4) : 251-252.

Rupp-Eisenreich, Britta

1996 « Critiques allemandes de la notion de race », *Gradhiva* 19 : 3-24.

Schmidt, Père Wilhelm

1920 « Documents pour servir à l'histoire de l'ethnologie des derniers temps », *Anthropos* 14-15 : 573-575.

Sparks, Corey S. & Richard L. Jantz

2003 « Changing Times, Changing Faces : Franz Boas's Immigrant Study in Modern Perspective », *American Anthropologist* 105 (2) : 333-337.

Stocking, George W.

1992 « Anthropology as Kulturkampf. Science and Politics in the Career of Franz Boas », in *The Ethnographer's Magic and Other Essays in the History of Anthropology*. Madison, University of Wisconsin Press : 92-113.

Stocking, George W., ed.

1974 *The Shaping of American Anthropology, 1883-1911. A Franz Boas Reader*. New York, Basic Books.

1996 *Volksgeist as Method and Ethic. Essays on Boasian Ethnography and the German Anthropological Tradition*. Madison, University of Wisconsin Press.

Williams, Vernon J.

1996 *Rethinking Race. Franz Boas and his Contemporaries*. Lexington, University Press of Kentucky.

Zerilli, Filippo

1995 « La coscienza delle scienze dell'uomo. Il carteggio Boas-Rivet (1919-1941) », *Il Mondo* 3 (1) : 390-304.

RÉSUMÉ/ABSTRACT

Christine Laurière, *L'anthropologie et le politique, les prémisses: les relations entre Franz Boas et Paul Rivet (1919-1942)*. — Nouée au retour à la vie civile, en 1919, la correspondance Franz Boas/Paul Rivet (129 lettres) permet de révéler la longue amitié politique et scientifique, la collaboration agissante, entre deux pères fondateurs de l'anthropologie – relation restée jusqu'à présent insoupçonnée. On peut repérer trois temps forts, trois motifs pour lesquels ils firent cause commune, de 1919 à 1942. C'est d'abord leur souci de restaurer au plus vite l'internationalisme scientifique et de ne pas exclure les savants des anciennes nations ennemies qui motive leur rapprochement et leurs premiers échanges. Ils partagent le même intérêt pour la linguistique amérindienne, pour sauver de l'oubli ces langues, ce qui n'empêche pas un désaccord de fond majeur sur la manière de mener cette recherche. Enfin, avec la montée du nazisme et du racisme érigés en doctrine d'État, ils se retrouvent à Paris en 1937, pour affronter les tenants de la raciologie nazie. La présence de Paul Rivet au moment du décès de Franz Boas, au moment où ce dernier lui redit l'impérieuse nécessité de combattre le racisme, est hautement symbolique de la qualité de la relation qu'ils surent nouer.

Christine Laurière, *Anthropology and Politics, the Premises: Franz Boas and Paul Rivet (1919-1942)*. — The correspondence (129 letters) between Franz Boas and Paul Rivet after the return to civilian life in 1919 sheds light on the long political and scientific friendship and active collaboration between two founding fathers of anthropology. Till now, this relationship has been overlooked. There were three intense periods from 1919 to 1942, three motivations for taking sides together. Their first exchanges were motivated by their wanting to restore as soon as possible the internationalism of science so as to avoid ostracizing scientists from formerly enemy nations. A second motivation was that, sharing the same interest in Native American linguistics, they sought to save these languages, even though this effort did not keep them from deeply disagreeing about how to conduct research. Finally, given the rise of Nazi power and proclamation of racism as a state doctrine, they met in Paris in 1937 to oppose {the advocates of} Nazi raciology. Rivet's presence when Boas died, telling him, once again, how necessary it was to fight against racism, is highly symbolic of the quality of their relationship.